

TRINITÉS EN TERRES D'OC

Jean-Luc Puig

Trinités
en terres d'Oc

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2015

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

CETTE FOUTUE RÈGLE DE TROIS

La vingtaine d'élèves de la classe du Cours Élémentaire se bousculait à qui mieux mieux, dans un tohu-bohu coloré d'interjections occitanes, tout en grimant l'escalier chancelant de l'École Communale de La Plaine.

Le vieil instituteur, habitué qu'il était à ces chahuts à vocation défoulatoire, avait repéré les premières feuilles mortes, sous les platanes de la Place Ferdinand Fabre, sur laquelle donnait l'entrée de l'École, et se disait que, dans quelques jours, les premiers cèpes pourraient bien sortir. Cette pensée furtive le mit aussitôt en joie, et c'est d'une enjambée guillerette qu'il gravit les dernières marches, et pénétra dans la salle, sa salle de cours. Elle était encore bien humide, cette salle, parce que le gros poêle de tôle noire n'avait pas encore rempli sa mission matinale.

Il avait, bien sûr, et comme d'habitude, inscrit à la craie, de son écriture élégante, légèrement penchée – mais comment faisait-il les pleins et les déliés avec une craie ? –, le titre de la leçon d'arithmétique du jour, en l'occurrence :

LA RÈGLE DE TROIS

Alain et Jean, deux copains en culotte courte, prirent place derrière leur petit pupitre de sapin noirci par les ans, et s'entre-regardèrent, vaguement inquiets.

— Tu sais ce que c'est, la règle de trois ? demanda Alain à son copain.

— J'en ai pas la moindre idée, mais bon, on va pas tarder à savoir ! On est là pour ça, non ?

La leçon du vieil instit s'articulait autour d'un certain nombre d'œufs, de francs et de centimes : « Si j'achète douze œufs, au marché du Lundi, et que la marchande me demande un franc et huit centimes, combien me demandera-t-elle si je change d'avis, et que, finalement, je lui dis en vouloir dix-huit ? »

La classe, plongée soudain dans un abîme de perplexité, devint totalement silencieuse, et les têtes, baissées sur un papier brouillon que chacun griffonnait, sans aucun espoir de solution, dodelinaient de-ci, de-là, en simulant la concentration absolue. L'instit, qui n'était évidemment pas dupe, reprit son discours explicatif, et décortiqua la méthode, dite « Règle de Trois », qui permet de répondre à de si barbares interrogations.

À la récré suivante, Alain se rapprocha de Jean, curieux de savoir ce que son copain avait tiré de la leçon magistrale.

— T'en as pipé quoi, de son truc de Trois ? Pour moi, que dalle !

— Pour moi, j'ai compris que c'est un outil pour répondre à une question, à partir d'une situation de la vie courante

— Ah ! Parce que tu as souvent la question de la règle de trois, dans ta vie courante ?

— Ben, oui, l'exemple qu'il a donné, avec les œufs, c'est tous les jours, et pas que pour des œufs, bien sûr ! Combien de fois tu te poses la question : « Si douze trucs coûtent tant, combien ça va me coûter si j'en prends dix-sept ? ».

— Bon, d'accord, mais quand il dit que, si on comprend ça, on saura répondre à beaucoup d'autres choses.

— Ouais ! Franchement, j'ai pas tout capté, c'est un peu brumeux ! Je crois qu'il voulait dire que, devant une situation compliquée, et qu'on nous demande de la résoudre, il faut d'abord la simplifier au maximum. Par exemple, passer du prix de douze œufs à celui d'un seul œuf, avant de pouvoir répondre à la question de départ : « combien coûtent dix-huit œufs ? ».

Et puis, il a élargi le raisonnement à tout problème posé : quand on nous donne une situation, du type « on a tant de trucs A, et tant de trucs B », et qu'on nous pose la question : « demain, si A grandit de telle manière, comment doit grandir B ? », il faut chercher d'abord s'il y a une relation simple entre A et B. Pour les œufs, c'est un rapport simple : il faut trouver le prix d'un œuf, puis le multiplier par le nombre d'œufs de la question. Mais souvent, la relation entre A et B, ben, elle est pas si simple, et il faut la trouver avant de se lancer dans des réponses forcément risquées.

Alain restait bouche bée devant le résumé d'une leçon d'une heure qui lui avait semblé s'envoler dans la stratosphère.

— Mais c'est pas un peu de la philo, ça ?

— Mais non, on est dans des relations arithmétiques, pas de philo du tout dans la règle de trois !

— Ah, il m'a semblé, à un moment ! En tout cas, je te savais bon en calcul, mais alors là, tu m'épates !

Et les deux copains allèrent s'incorporer dans la partie de foot acharnée qui incendiait la cour de récré.

ADOUBEMENT

Quand Michel Portal, son chef hiérarchique, lui annonça qu'il avait été choisi par la Direction Financière pour une mission de la plus haute responsabilité, Alain Teisseire sentit confusément qu'il était en train de changer de place sur le damier de l'entreprise.

Changer de place sur ce qui était d'ailleurs plus un échiquier qu'un damier, c'était sans aucun doute du positif. Avoir « été choisi par la DF » n'était pas une mince affaire, et il y avait tout lieu de s'en réjouir. Mais sa jeune expérience lui avait montré que, derrière toute responsabilité nouvelle, se tenait, tapi, un risque, une menace potentielle d'échec et donc d'exclusion dudit échiquier. Et de cela, Alain était parfaitement conscient.

Ce qu'il ne savait pas, mais comment aurait-il pu le savoir, c'est vers quelles extrémités cette apparente promotion allait l'amener.

L'entreprise, c'était Borlin Rollin, le leader français de l'appareillage électrique : fabrication de disjoncteurs, contacteurs, et autres matériels, utilisés pour réaliser les armoires de commande des installations électriques des hôpitaux, supermarchés et autres usines. Le siège, Grenoblois, était en fait situé à Meylan, qui jouxte Grenoble. La région grenobloise avait vu naître les activités électriques, en France, et leur développement y avait trouvé tous les éléments favorables, en matière d'énergie hydroélectrique. À Grenoble, au lieu de Borlin Rollin, on disait tout simplement BR,

et chacun savait de quoi il s'agissait. Un emploi chez BR, c'était un emploi à vie, comme à la « Compagnie » (des Chemins de Fer), mais en plus prestigieux.

Lui, c'était Alain Teisseire, contrôleur de gestion junior, au Service Achats du Département Moyenne Tension.

Ce que venait de lui annoncer son chef hiérarchique, c'est que, justement, il ne l'était plus, puisque la DF l'avait « choisi » pour mener à bien une « mission spéciale ».

Quelle serait cette mission ? Portal n'en savait rien, ou, en tout cas, ne pouvait rien en dire. Pourquoi avait-il été « choisi » ? Pas mieux. Il aurait les réponses lors d'un entretien, le lendemain, avec John Meals, le patron du Contrôle de Gestion International, son nouveau chef, une grosse pointure.

Le lendemain, à l'aube, l'entretien fut bref. John Meals n'était pas du genre à faire de longs discours, mais plutôt du genre « sujet, verbe, complément ». Et ça convenait tout à fait à Alain.

La mission consistait, au cours des visites classiques de contrôle de gestion dans certaines filiales, à comprendre pourquoi des anomalies récurrentes faisaient que certaines balances n'étaient pas « carrées ». Oh, pas de beaucoup, mais en comptabilité, chacun sait que de petits écarts de balance peuvent cacher de gros écarts d'exploitation.

Oui, il y avait des contrôleurs de gestion dans les filiales, et des contrôleurs de zone géographique, mais, disons qu'une mission non liée à la hiérarchie des Directeurs opérationnels paraissait souhaitable, aucune réponse satisfaisante n'ayant été formulée jusqu'à maintenant, face aux questions posées par le siège. Les contrôleurs locaux n'en prendraient-ils pas ombrage ? Non, la mission se couvrait d'une mise en conformité avec une directive européenne en cours d'élaboration. Le choix de sa personne ? Il était dû à son expérience, certes pas bien grande, mais suffisante, des Achats, à son aisance en anglais, et à sa capacité d'empathie avec les opérationnels, autant de points positifs identifiés par sa

hiérarchie, au travers des quelques entretiens périodiques qu'il avait pu réaliser à ce jour.

Il faut dire que, chez Borlin Rollin, les jeunes recrues étaient suivies de très près par les Ressources Humaines, au travers d'entretiens réguliers, au cours desquels le supérieur évaluait les aptitudes, le comportement, les progrès, et au cours desquels l'individu pouvait exprimer ses difficultés, ses soucis, ses espoirs. En ce qui concerne Alain, les entretiens avaient tous formalisé une bonne intégration dans le Groupe, et une bonne appréciation des problématiques inhérentes à une organisation matricielle, parfois difficile à appréhender pour un débutant souvent persuadé de détener à lui seul les clés de la solution.

Lui, savait prendre les informations là où elles se trouvaient – et encore fallait-il pouvoir les localiser –, les analyser, et élaborer une proposition d'action vers les personnes concernées, hiérarchiques, mais aussi fonctionnelles, ce qui lui avait jusqu'alors évité les vexations et autres sources d'inimitié, courantes dans de telles organisations.

Il avait réussi à former autour de lui une espèce de consensus, à propos de ses aptitudes, tant professionnelles que comportementales, consensus qui, finalement avait abouti à cet adoubement officiel, dont il ne se sentait pas peu fier.

« Chargé de mission spéciale » par la Direction Financière ! Alain Teisseire bombait le torse.

Et il y avait de quoi, d'ailleurs, bomber le torse ! Fils d'un petit vendeur de vêtements, dans une des deux rues marchandes de Bédarieux, petite ville de l'Hérault, il avait, par son travail, et aussi grâce à quelques dons innés – on était dans ces années 70 en plein débat sur l'inné et l'acquis –, été admis en Préparatoire à Joffre, à Montpellier.

Même parcours d'ailleurs, que son copain Jean Combas, de Bédarieux lui aussi, que les études communes à Ferdinand Fabre avaient rapproché jusqu'à forger une indéfectible amitié. Sauf que

Jean était un cadreur de la mathématique, et donc avait été admis en Math Sup, qui préparait aux concours d'Écoles d'ingénieurs, alors que lui, moins pointu en math, mais plus généraliste, l'avait été en Prépa de Sup de Co, préparation aux concours des Écoles de Commerce.

C'est à Jean qu'il pensait, tout en marchant en direction de l'Isère. À Jean, son copain de toujours, son ami, qui avait comme lui, été sélectionné par Borlin Rollin, pour un poste de commercial – lui, le matheux ! –, pendant qu'Alain l'était pour du contrôle de gestion. Il y avait, parfois, des choses inexplicables, mais enfin, l'essentiel, c'était d'avoir chacun un job intéressant, qui plus est dans la même boîte, ce qui permettait de faire perdurer la relation sans aucun effort.

Et, en pensant à Jean, lui revenait cette leçon sur « La Règle de Trois », d'après Jean, la clé de tout problème ! Ah qu'il aimerait le voir, le Jean, avec sa Règle de Trois, devant le problème à lui posé. Et il riait, tout en marchant.

Le petit effort qu'il fallait consentir – oh, sans grande difficulté –, c'était pour maintenir la relation avec Christian Romero, le troisième larron de la petite bande de Joffre. Christian, lui, était Nîmois, et ils s'étaient connus à Joffre, en Prépa. Christian était en Math Sup avec Jean, et ils avaient rapidement tissé les liens, de copinage d'abord, puis d'amitié vraie, liens qui, sept ans après, s'étaient non seulement renforcés, mais comme soudés, malgré l'éloignement et la divergence des cursus.

Christian, écœuré par la terrible condition de pensionnaire soumis aux plus rigides disciplines, alors que les copains, en fac, faisaient la bamboula, et jouissaient, loin des familles, d'une liberté presque totale, avait finalement opté pour la fac, et laissé tomber les classes préparatoires.

Leur relation n'en avait pas souffert, et ils continuaient, régulièrement à s'informer de ce que chacun faisait, sans compter leurs

retrouvailles, deux à trois fois l'an, pour des fêtes, généralement autour d'un évènement taurin, de type Feria, ou Fête Votive.

Christian était en effet ce que l'on appelle, dans le milieu du toro, un « aficionado práctico », autrement dit « un qui se met devant ». Et il avait su inculquer à ses deux amis cette passion sournoise, le « gusanillo », ce petit ver, qui mange les rêves, les temps libres, et parfois la vie, de ceux qui en sont atteints. Et question de s'y mettre devant, Christian n'en manquait pas une : fêtes votives, tientas chez les éleveurs de la région, congrès de quelques entreprises ou bien évènement pour touristes, il répondait présent à chaque sollicitation, et, avec le temps, avait acquis un savoir-faire reconnu de tous. Il était « fou du toro », et sans se le dire, ni le dire aux copains, il ne rêvait que d'une chose : être torero.

Ses deux copains, Jean et Alain, l'accompagnaient dans son amour du toro, et dans bien des expéditions aléatoires vers où cette afición pouvait les conduire, mais de là à envisager une carrière, il n'en était absolument pas question.

Alain pensait à Jean : oui, il allait lui passer un coup de bigo, parce que c'était un évènement important, et qu'ils avaient une sorte de convention de contact, quand un tel évènement survenait. Jean avait souvent une vision plus secondaire que lui ne pouvait l'avoir, sur les choses de la vie, et ses avis, un peu distancés, éclairaient d'une lumière plus nuancée ce qu'Alain percevait très clairement, parfois trop clairement, dans la foulée d'un enthousiasme un peu naïf, et sans aucune ombre portée.

Tout à ses réflexions, il avait rejoint le centre-ville de Grenoble, les distances n'étant en rien incompatibles avec la marche à pied. Les grenoblois pratiquaient beaucoup la marche à pied, ou à vélo, fidèles en cela à leur image de « sportifs » dont Fernand Reynaud les avait affublés. Pour son rendez-vous du matin, très matinal, il avait pris le bus, dans la nuit noire.

Sur la Place Grenette, un peu coincée entre ses grands immeubles patriciens, il passa entre les terrasses des bistrotts, où

une forte densité d'étudiants consommait peu, mais échangeait beaucoup, sur ce qu'aurait pu être mai soixante-huit, ou sur ce qu'il faudrait faire pour que renaisse mai soixante-huit.

Billevesées, pour Alain, qui avait d'autres soucis que refaire le monde. Il y avait peut-être rêvé un temps, mais, vraiment, maintenant, ce qu'il voulait, c'était avant tout, réussir sa vie professionnelle, et, sur le chemin critique, réussir absolument cette mission, à lui confiée, par la DF. Cette idée lui taraudait la tête, obsessionnelle, au point qu'il faillit se faire accrocher par une voiture, qui roulait pourtant au ralenti dans ces petites ruelles.

Sur la droite, la grande librairie Arthaud lui faisait de l'œil, et il manqua de peu de s'y diriger. C'était un de ses endroits de rêves et d'échappées fantastiques, par le seul inventaire des couvertures des ouvrages présents sur les rayons. Mais il n'était pas temps de musarder, et il tint bon le cap qu'il s'était fixé.

Bifurquant à gauche, au ras de la belle fontaine, toute d'écumes et de tumultes, il s'engagea dans la Rue Montorge, puis, sur la droite, dans le passage couvert du Jardin de Ville, jardin dans lequel il déboucha, havre de silence et de paix, après l'agitation effrénée de la Place Grenette. C'était en fait, plus une Esplanade qu'un jardin, les vastes perspectives, sous les arbres dépourvus de feuillage, courant jusqu'aux quais de l'Isère. En son milieu, un merveilleux kiosque à musique trônait, imperturbable, face à la grande maison dite « des Beyle », dont le rejeton Henri avait, sous le pseudonyme de Stendhal, immortalisé la mémoire. Il s'agissait en fait de la maison du grand-père maternel, Henri Gagnon, médecin, chez qui Stendhal avait passé son enfance, à partir de la mort de sa mère, quand il avait sept ans.

Alain avait une passion particulière pour cette maison, dont la terrasse côté jardin, habillée d'une merveilleuse tonnelle, semblait retenir les rayons timides du soleil d'hiver. Il faut dire que Stendhal était un de ses auteurs préférés, avec Proust et Chateaubriand, parmi les classiques. Ce qu'il aimait, dans ces auteurs, c'était la

construction des textes, leur architecture, sur laquelle, bien sûr, se juxtaposait une maîtrise absolue de la langue, ordonnée, harmonieuse, magnifique.

Depuis le Jardin de Ville, on pouvait, en élevant son regard, embrasser le paysage assez fabuleux de La Bastille, éperon fièrement planté au-dessus de l'Isère, et à l'assaut duquel partait, depuis le Quai Créqui, le téléphérique emblématique de la ville. Le ciel bleu clair d'un hiver froid et sec, mettait en avant les dégradés d'ocre et de brun qui remontaient, de l'Isère jusqu'au sommet, telle la toison fauve d'un génie protecteur, momentanément assoupi.

À mi-hauteur, le Fort Rabot faisait valoir ses fortifications « vaubaniennes », réduites maintenant à abriter les bâtiments de la cité universitaire, strictement masculine jusqu'à soixante-huit, mixte, depuis. L'ami Jean y avait eu sa chambre, pendant les trois ans d'études à l'INPG, l'école d'ingénieurs de Grenoble, en section Electrotechnique, pendant que lui, Alain, était à Sup de Co Marseille. Et voilà que lui, maintenant, était au contrôle de gestion du siège de Borlin Rollin, alors que Jean était vendeur dans l'agence commerciale du même BR, à Marseille. Difficile de faire mieux en matière de chassé-croisé !

Alain longeait le quai et, tout en marchant d'un bon pas, observait les flots tumultueux de l'Isère, plutôt sombres, chargés des limons, issus des flancs alpestres, que le fleuve déposerait, plus bas, dans la plaine qui, de Saint Marcellin à Romans, déroulait ses champs et ses prairies, avant d'aller, à Valence, s'épouser avec le Rhône. On allait vers la fin de l'hiver, en cette année soixante-seize, et le dégel devait commencer, dans les montagnes alentour, car le débit était très fort, et des remous impressionnants ourlaient les piles du pont de la Bastille. De la Place du même nom, il pouvait apercevoir l'immeuble où logeait Ingrid, sa copine, l'amour de sa vie, en tout cas, son seul amour, et son cœur se mit à battre plus vite, un effet de la marche rapide, sans doute.